

EDITORIAL

Drame familial

Edmond Bianco

Amélie n'était pas du tout ce qu'on peut appeler un garçon manqué. Alors là, pas du tout ! François, son « papou » chéri, avait même essayé de l'intéresser à la mécanique, libération de la femme oblige, après tout, des connaissances dans ce domaine peuvent bien inopinément se révéler utiles. Insuccès total. Les engrenages qui tournent à des vitesses angulaires différentes, les étincelles qui mettent le feu à point nommé, le jeu important de l'huile dans les frottements, tout cela était resté étranger à la pauvre Amélie qui était retournée « illico presto » dans les bras de sa poupée chérie, dès qu'elle avait pu abandonner son « papou » à ses petits bouts de fer sans lui faire trop de peine. Quand, le dimanche, la famille, c'est-à-dire François, Eléonore et Amélie, s'avançaient dans la campagne sauvage et le maquis impénétrable, personne plus qu'Amélie ne gambadait sur les sentiers à moitié étranglés par la végétation. Mais surtout, surtout, Amélie collectionnait quantité de fleurettes de toutes tailles dont la variété évoluait selon les saisons. Mais grimper aux arbres, comme aurait aimé lui apprendre François au grand dam d'Eléonore, ne la tentait vraiment pas. Serait-ce de l'inné, serait-ce de l'acquis, allez donc savoir, de toute manière nous n'irons pas plonger dans son ADN ni pénétrer, divan ou pas, de force dans sa psychologie profonde. Le moindre des respects de la nature poétique nous l'interdirait.

Non, ce qui plaisait le plus à notre désormais amie Amélie, c'était de jouer au bord du ruisseau qui bordait la propriété de ses parents. Faut dire aussi que la famille vivait en bordure d'un petit village du midi et Amélie pouvait s'ébattre librement sur un bon morceau de terrain constellé de fleurs et parsemé d'arbres. Et surtout ce terrain était en permanence à moitié sauvage, cause de fréquentes bisbilles entre Eléonore et François, il aurait aimé une sorte de jardin à la française, tiré au cordeau, alors qu'elle préférait de loin une sorte de jungle dans laquelle il est facile d'imaginer des éléphants, des rhinocéros, et quelques crocodiles et hippopotames pour meubler le ruisseau...

« Ah la la » l'imagination...

De toute façon, bien que n'en ayant jamais vu, Amélie avait horreur des serpents. Par contre, elle adorait les grenouilles dont le ruisselet était bien pourvu. Et c'est là que s'amorce le drame.

L'été battait son plein, la chaleur réussissait à envahir la douce fraîcheur maintenue par la verdure du ruisseau. Il ne restait qu'un vague petit filet d'eau qui n'allait pas tarder à s'évaporer sous la charge puissante et torride d'août. Amélie jouait avec sa poupée à laquelle elle apprenait à faire de petits moulins de roseau qu'elle calait ensuite sur deux pierres de part et d'autre du filet d'eau qu'effleuraient les pales. Le courant était étranglé entre les deux pierres pour lui

donner un peu de force et de vitesse. Et il tournait le petit moulin ! Au grand ravissement d'Amélie qui expliquait soigneusement à Edra – la poupée – comment, avec un minuscule canif couper un bout de roseau bien droit, ce sera l'axe, et y perforer au milieu de minuscules entailles pour passer au travers des bouts de roseau qui seront les pales. Edra, confortablement assise dans l'herbe, écoutait avec beaucoup de sérieux. Ce matin-là, la chaleur était étouffante et la fraîcheur légère des abords du ruisseau suintait l'humidité. Toute à son jeu, Amélie n'avait pas vu, à travers le feuillage immobile des grands chênes, l'accumulation de gros nuages lourds. Le premier coup de tonnerre la fit sursauter qui s'accompagna de grosses gouttes tièdes éparses. Amélie, toute à la mise au point de son petit moulin, ne sentit pas que la pluie avait forcé. Au contraire, elle était toute heureuse en pensant que son petit ruisseau allait se mettre à grossir. Le moulin pourrait se mettre à tourner plus vite, il faudra caler l'axe avec de plus gros cailloux, pour que le flot ne l'emmène pas. Depuis un bon moment déjà l'orage grondait au-dessus des montagnes proches, mais quand on est absorbé, la nature peut se déchaîner autour de soi, on ne se rend compte de rien. Et Amélie ne s'était rendue compte de rien. Les eaux qui dévalaient de ces montagnes qu'on pouvait apercevoir en regardant au-dessus de la haie, commençaient à arriver. Ce n'était encore qu'un léger filet d'eau trouble.

Eléonore s'activait au premier étage de la maison, de la fenêtre dont les volets étaient bien croisés, protection contre la chaleur oblige, elle avait vue sur toute la vallée, et le bal des éclairs qui se succédaient avec violence, dans le lointain des montagnes était tout un spectacle. Depuis un bon moment déjà. Certains éclairs, très ramifiés descendaient jusqu'au sol, d'autres violacés éclairaient la profondeur des nuages. Soudain Eléonore crut percevoir comme une sorte de grondement lointain... Elle se mit à la fenêtre et écouta les bruits de l'orage qui de toute évidence s'avancéait rapidement. Déjà les crêtes blanches de la Cévenne avaient disparu dans les nuées sombres et tourmentées. Les éclairs se rapprochaient, et le tonnerre suivait de plus en plus près les cataractes lumineuses. Une lumière fulgurante, accompagnée d'une détonation puissante résonna longuement dans la pièce. Eléonore saisie cria : « Amélie ! » Puis elle bondit dans l'escalier en appelant sa fille, en passant François lui jeta : « Elle est au ruisseau ... ». Le temps de traverser le terrain sous une averse violente, elle saisit sa fille et l'emmena vivement. Elles étaient trempées en bondissant dans la véranda. Trempées mais heureuses et riant, Eléonore rassurée sur le sort de sa fille, et Amélie par ce que c'est toujours amusant l'été de prendre une bonne douche impromptue. Eclairs et tonnerres maintenant simultanés, envahissaient le ciel et se mêlaient au crépitement de la pluie sur le toit et le verre de la véranda. Le crépitement de l'eau se transforma en violente mitraille : des grêlons gros comme des cerises bondissaient de partout. Quand un éclair, plus proche et plus brutal que les autres, illuminait les nuages, il était accompagné par de petits claquements secs le long des fils électriques. Ces sortes de décharges électriques avaient le don de vriller les nerfs. François était ravi du spectacle, Amélie battait des mains au plus fort du déchaînement de l'orage, Eléonore, peu rassurée, tressaillait sur chaque éclair. Du blanc aveuglant au violet inquiétant, les traits sinueux déchiraient les nuages sombres dans tous les horizons. Ce vacarme continu masqua l'arrivée d'une vague qui noya le ruisseau. C'est François qui remarqua de loin les herbes couchées et les arbustes inclinés et secoués. Puis les forces déchaînées se calmèrent, l'air était plus frais, une pluie fine qui avait succédé aux cataractes, ne

tarda pas à disparaître elle aussi. Les nuages se déchirèrent, dans le feuillage des myriades de diamants s'allumèrent sous un rayon de soleil. Disparue la pesanteur de l'orage grossissant, la famille respirait mieux un air redevenu calme et agréablement frais. Un tel petit cataclysme venait perturber agréablement le ronron de la vie quotidienne, aussi la famille chaussa ses bottes pour aller voir l'état du ruisseau. L'eau bruissait fortement et on l'entendait d'autant mieux que l'orage avait enfin fait silence. Le petit ruisseau était devenu torrent, dans une eau grise les herbes noyées ondulaient, les arbustes oscillaient et laissaient traîner un remous dans le courant, une douce fraîcheur montait de la terre humide. Brusquement Amélie s'arrêta, l'endroit où elle jouait tout à l'heure était largement recouvert d'eau courante.

« Edra !... mon Edra ... »

Eléonore : « Tu avais oublié ta poupée ? ...» Sans un mot mais avec de lourds sanglots refoulés Amélie repartit à la maison tête basse.

Plus jamais Amélie ne parla de sa poupée victime d'une inondation et emportée allez savoir où. Fut-ce l'effet de son chagrin, cette fillette calme et très féminine changea complètement d'attitude. En peu de temps, elle devint ce qu'on n'aurait jamais pu la qualifier avant : un vrai garçon manqué. Elle se mit à grimper à tous les arbres, elle se mit à se promener sur la toiture, elle retourna le grenier plein de vieilleries extravagantes, un vrai cauchemar pour sa mère qui, à chaque fois qu'elle la perdait de vue se demandait dans quelle situation dangereuse elle était en train de se fourrer. Et bientôt la boîte à outils de son père n'eût plus de secret pour elle, ce qui ravit François de façon mitigée, car il ne fut désormais plus jamais sûr de retrouver ses outils là où il fallait.

4 août 2004